

<http://menouetsesvoisinsdargonne.fr/spip.php?article140>

LES ISLETTES 1914-1918

- Revue N°31 -

Date de mise en ligne : dimanche 28 mai 2006

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

Dans un petit livret daté de 1919, Monsieur l'abbé René Bourlier, curé des Islettes, relate les péripéties de la Grande Guerre dans sa paroisse. Il nous a paru intéressant de publier son témoignage concernant la mobilisation et l'occupation du village, du 5 au 14 septembre 1914.

Août 1914 " Le départ

Samedi 1er août 1914 date que personne n'oubliera ! Les ordres d'appels étaient distribués dans la matinée. Instantanément, le travail fut suspendu ; dans les champs, sur les chantiers, à la verrerie, dans les écoles, tout s'arrêta ; les outils tombaient des mains. Pâleur sur les visages ; froide résolution dans les paroles ; les pressentiments des jours précédents se réalisaient. L'avant-veille, la réquisition des chevaux ; la veille, le passage du 6ème cuirassiers de Sainte-Ménéhould, au complet, et en tenue de guerre, avaient été les signes précurseurs. Ce matin-là, personne ne se fait d'illusion.

« *Cette fois ça y est il fallait que ça arrive qu'on en finisse une fois pour toutes. »*

Quel bouleversement dans les pensées et dans les coeurs ! En parcourant les rues, je vois les portes ouvertes ; femmes et enfants pleurent. Le mari, le fils, le frère rentrent et, sans émotion trop apparente, commencent à ranger leurs affaires, à tirer de l'armoire le livret militaire et à préparer la petite valise.

Un dernier repas pris du bout des lèvres et auquel les femmes surtout touchent à peine, puis les dernières recommandations Et les appelés quittent leurs maisons en se retournant une dernière fois sur le seuil.

Midi La place de la Gare est remplie ; parents et amis escortent jusqu'au bout les partants. Toutes les classes, les costumes, les âges sont mélangés et sous l'empire d'une même émotion. Pourtant, l'attitude générale est belle ; un air décidé se lit sur les visages des mobilisés. A ce moment-là, qui soupçonnait l'avenir ? On s'encourageait mutuellement : « *Ea ira vite dans trois ou quatre mois nous reviendrons Avec les armements d'aujourd'hui, ça ne peut pas durer longtemps »*

Quelle faillite de toutes ces prévisions ! Durée de la guerre, procédés, engins, victoires, fin rapide : tous sujets sur lesquels on s'illusionnait étrangement !

Avec quelque retard, le train débouche du tunnel. Adieux rapides et brusqués chargés de choses qui ne se disent point.

Pour beaucoup, ce sont des adieux définitifs !

Le train, déjà bondé, s'éloigne. Familles, enfants, agitent aux barrières leurs mouchoirs ; puis, lentement, regagnent le logis vide ou diminué. On peut pleurer à l'aise : ils sont partis !

L'occupation " du 5 au 14 septembre 1914

Or donc, une partie de la population n'avait pas voulu s'éloigner. Elle attendait avec anxiété un lendemain menaçant qui ne saurait tarder. Le canon se rapprochait ; les vallons de la forêt en renvoyaient les échos avec un roulement ininterrompu. Nos troupes, harassées, reculaient, avec de courts repos de quelques heures. L'église, remplie de paille, servit ainsi de dortoir pendant quelques nuits. Plusieurs écopés ou blessés étaient déjà en traitement dans les salles de l'école libre, aménagée pour les recevoir ; lits et linges avaient été apportés, les jours précédents, par la population.

Le 5 septembre, vers cinq heures du matin, les Allemands débouchaient sur plusieurs points à la fois, par la route de Clermont, la Noue, la route du Neufour. En un instant, ce fut une invasion. Les capotes grises dévalaient de tous côtés « comme des boisseaux de puces » disait un bon vieux.

A ce moment se place un incident tragique. En haut de la Grande Rue, un petit chasseur causait paisiblement à cette heure matinale avec Madame Bernier-Génin. Tout à coup, deux coups de feu retentissent : il s'abattit en poussant quelques soupirs. Deux balles l'avaient tué et son sang se mit à couler à flots.

Quelques instants plus tard, d'autres groupes pénétraient dans les Senades. En passant, trois coups de feu furent tirés dans la fenêtre de L. Coudry. Un officier boche se présentait, vers six heures, chez Monsieur du Granrut : « *Où est le Maire ?* » - « *Il est parti à cinq heures du matin à l'ambulance* » - « *On a tiré sur nos soldats* » - « *Non, répartit Madame du Granrut, je suis certaine qu'aucun coup de fusil n'a été tiré sur vos troupes ; mon mari a donné l'ordre de déposer toutes les armes à la mairie ; tous les hommes mobilisables sont partis ; si l'on a tiré, ce sont les vôtres.* »

Pendant ce temps, un détachement boche s'était emparé de quelques civils restés aux Senades. Cinq hommes furent ainsi amenés contre le mur de la chapelle (V. Gillon, L. Coudry, Renard, A. et H. Richard). Ils purent croire leur dernière heure venue. Un général allemand passa et, voyant ces hommes alignés, demande pourquoi on les fusille.

V. Gillon le lui explique. Le général interpelle le peloton. L'ordre de tirer ne fut pas donné et les otages rentrèrent chez eux après cette forte émotion.



Les troupes continuaient à envahir les maisons ; là où ils trouvèrent des habitants, ils commirent peu de dégâts, mais dans les maisons sans maître, ils purent faire leur choix.

Quelques habitants, partis pendant la nuit, furent rejoints par les uhlans à Saint-Rouin. « *Pourquoi partez-vous, leurs dirent-ils ; est-ce que le Maire vous a fait sortir ?* » - « *Non, leur fut-il répondu.* » - « *Eh bien, vous avez désobéi au Maire ; retournez chez vous.* » A demi-rassurés, une cinquantaine d'habitants firent ainsi demi tour et regagnèrent leurs demeures. Les boches ne se montrèrent pas partout aussi humains. Nos compatriotes restés devaient voir bientôt passer des groupes d'otages, notables, maires, prêtres, etc qui s'en allaient sous garde, vers les camps de concentration, d'où ils ne reviendraient pas tous.

Un second événement tragique est à relater ici. A la suite d'incidents mal définis, une altercation s'éleva entre Monsieur Pérotin, vieillard de quatre-vingts ans et des soldats installés chez lui. Un matin, il fut entraîné par un peloton et immédiatement fusillé ; son corps fut retrouvé plusieurs jours après, dans le jardin attenant au Café de l'Argonne. Ce fut la seule victime civile que l'on eut à constater aux Islettes. D'autres villages dans les environs, Clermont, Triaucourt, Sommeilles, etc furent moins heureux et le passage des boches laissa dans la population des traces sanglantes de meurtres et d'exécutions injustifiées.

L'église n'échappa pas aux méfaits de la horde. Des centaines de boches y couchèrent. Deux grandes statues du choeur furent brisées ; dans la sacristie, les armoires furent bouleversées, les linges d'autel et les aubes jetées à terre ; les ornements entassés pêle-mêle et indignement souillés : les gens de cette race ne pouvaient s'empêcher de mettre leur vilaine signature partout.

Pendant l'occupation, l'ambulance civile continua de fonctionner dans l'école. Dès le 3 septembre, elle avait reçu quelques soldats français. Un personnel de volontaires, Madame Robert du Granrut et Mademoiselle Polidoro (de Verdun), aidées par Monsieur Beaumont, H. Génin, A. et T. Hénin, avec Félix Hénin et A. Jamain, donnaient leurs soins et assuraient les premiers pansements et les premières sépultures. Les boches y amenèrent leurs blessés et deux majors allemands vinrent y travailler régulièrement. Au dire des témoins de cette vie d'hôpital, ils prirent également soin des nôtres. Les derniers jours de l'occupation amenèrent un fort contingent de blessés allemands (70 environ). Quand le repli commença, ceux-ci furent emmenés avec leurs troupes. Pareil sort allait être réservé aux Français en traitement : sur l'intervention de Madame R. du Granrut, les majors allemands consentirent à les laisser à l'ambulance. Inutile de dire leur joie, au matin du 14 septembre, en voyant apparaître dans la Grande Rue les

premiers uniformes français.

La population était naturellement sans nouvelles de ce qui se passait de l'autre côté du rideau. Le 13 septembre, la marche en avant des armées allemandes était suspendue. « *Nous allons être relevés par des Bavarois,* » disaient les officiers, pour la plupart Wurtembergeois. Mais aussitôt, le mouvement de recul commença. Toute la journée du 13, de longues files interminables repassèrent aux Islettes.

N° 4 - LA GUERRE EN ARGONNE
LES ISLETTES - Retour des Combats du 13 Juillet



On apprit un peu plus tard la victoire de la Marne, l'arrêt de l'offensive boche, son rejet sur les lignes arrières, après des pertes élevées à 150.000 hommes (les nôtres étaient sensiblement égales). Cependant, dans ce coin de l'Argonne, la retraite ne donna pas l'impression d'une défaite : leur repli s'effectuait rapidement, mais sans bousculade ni désordre ; la bête était blessée, mais elle était encore loin d'être épuisée

Le souvenir de cette période d'occupation resta dans la mémoire des habitants comme un vilain et pénible cauchemar, qu'ils virent s'évanouir avec joie. Bien des incidents auraient pu se produire et la population restée eût pu souffrir davantage. Il faut dire que la belle attitude de Monsieur Louis du Granrut, aidé par Madame Robert du Granrut, qui servit souvent d'interprète entre la mairie et les officiers allemands, aplanit bien des difficultés et des heurts et épargna ainsi à notre village des violences et des dévastations dont beaucoup de localités voisines eurent à se plaindre.

Le lundi 14 septembre au matin, les derniers soldats boches quittaient les Islettes pour ne plus y revenir. Quelques instants plus tard, aux abords des Senades, des cris retentissent : « *Les Français ! Nos soldats !* » Un groupe du 8ème chasseurs s'avance sous une pluie fine. « *Halte-là, dit Monsieur du Granrut, on ne passe pas !* » - « *Pourquoi ?* » - « *Vous êtes les premiers Français que nous voyons ; laissez-moi vous embrasser* »

Le peloton, commandé par le lieutenant Brugere, presse l'arrière-garde de l'ennemi. Une escarmouche s'engage, près de la Gare, à hauteur du passage à niveau. Plusieurs Allemands furent blessés et transportés plus tard à l'ambulance de la Grande Rue.